

MAZEPPA.

AVERTISSEMENT.

« Celui qui remplissait alors cette place était un gentilhomme polonais, nommé Mazeppa, né dans le palatinat de Podolie; il avait été élevé page de Jean-Casimir, et avait pris à sa cour quelque teinture des belles-lettres. Une intrigue qu'il eut dans sa jeunesse avec la femme d'un gentilhomme polonais, ayant été découverte, le mari le fit lier tout nu sur un cheval farouche, et le laissa aller en cet état. Le cheval, qui était du pays de l'Ukraine, y retourna, et y porta Mazeppa, demi-mort de fatigue et de faim. Quelques paysans le secoururent : il resta longtemps parmi eux, et se signala dans plusieurs courses contre les Tartares. La supériorité de ses lumières lui donna une grande considération parmi les Cosaques; sa réputation, s'augmentant de jour en jour, obligea le czar à le faire prince de l'Ukraine. »

(VOLTAIRE, *Histoire de Charles XII*, p. 196.)

« Le roi, fuyant et poursuivi, eut son cheval tué sous lui; le colonel Giéta, blessé et perdant tout son sang, lui donna le sien. Ainsi on remit deux fois à cheval dans la fuite ce conquérant qui n'avait pu y monter pendant la bataille. » — P. 216.

« Le roi alla par un autre chemin avec quelques cavaliers. Le carrosse où il était se rompit pendant la marche; on le remit à cheval. Pour comble de disgrâce, il s'égara pendant la nuit dans un bois; là, son courage ne pouvant plus suppléer à ses forces épuisées, les douleurs de sa blessure devenues plus insupportables par la fatigue, son cheval étant tombé de lassitude, il se coucha quelques heures au pied d'un arbre, en danger d'être surpris à tout moment par les vainqueurs qui le cherchaient de tous côtés. » — P. 218 2.

MAZEPPA.

I.

C'était après la terrible journée de Pultawa, alors que la fortune abandonna le royal Suédois; tout autour, le sol était jonché des cadavres d'une armée qui avait combattu et versé

MAZEPPA.

303

son sang pour la dernière fois. La puissance et la gloire des armes, déesses inconstantes comme les hommes, leurs adorateurs, avaient passé au czar victorieux, et les murs de Moscou étaient en sûreté une fois encore, jusqu'au jour redoutable et funeste qui, dans une année plus mémorable, devait éclairer la honte et la défaite d'un nom plus haut, d'une armée plus puissante, un naufrage plus grand, une chute plus profonde, coup de tonnerre qui vint frapper un homme et ébranler le monde.

II.

Telle était la fortune de la guerre; Charles, blessé, avait enfin appris à fuir; la nuit, le jour, le voyaient traverser en fugitif les campagnes et les rivières, couvert de son sang et de celui de ses sujets; car des milliers périssaient pour protéger cette fuite, et pas une voix ne s'élevait pour gourmander l'ambition à cette heure d'abaissement où la vérité n'avait plus rien à redouter du pouvoir; son cheval est tué, Giéta lui donne le sien, — et va mourir prisonnier des Russes. Celui-là aussi succombe après plusieurs lieues d'inutiles fatigues courageusement soutenues; et c'est dans la profondeur des forêts, à la lueur lointaine des feux des sentinelles et de ceux des ennemis qui l'entourent, c'est là qu'il faut qu'un roi étende son corps fatigué. Est-ce pour conquérir de tels lauriers, un tel repos, que les nations s'épuisent en efforts? Accablé de douleur et de fatigue, on le dépose au pied d'un arbre; le sang de ses blessures est figé; ses membres sont engourdis; la nuit est froide et sombre; la fièvre qui échauffe son sang lui refuse la faveur passagère d'un sommeil agité: et cependant, au milieu de tout cela, il supporte en roi son adversité, et dans cette extrémité douloureuse, il fait de ses souffrances les vassales de sa volonté: elles demeurent en lui muettes et subjuguées, comme naguère autour de lui les nations.

III.

Quelques généraux l'accompagnent, — hélas! bien peu, débris échappés au désastre d'une seule journée; mais cette petite troupe est héroïque et fidèle. Tous s'étendent par terre,

tristes et silencieux, auprès du monarque et de son coursier ; car le danger met de niveau l'homme et la brute, et la nécessité les rend égaux. Parmi eux est Mazeppa, l'hetman de l'Ukraine, le guerrier calme et intrépide ; il prépare sa couche sous un chêne vieux et robuste comme lui. Mais d'abord, bien qu'exténué par cette longue marche, le prince des Cosaques panse son coursier, lui fait une litière de feuilles, peigne sa crinière et ses fanons, desserre sa sangle, lui ôte la bride, et se réjouit de le voir manger ; car jusqu'à ce moment il avait craint que son cheval fatigué ne refusât de brouter sous la rosée de la nuit : mais il était aussi robuste que son maître, et peu difficile en fait de litière et de nourriture. Il était vif et docile tout à la fois, et faisait tout ce qu'on exigeait de lui ; velu, agile et vigoureux, il emportait son maître en vrai coursier tartare, obéissait à sa voix, venait à son appel, et le reconnaissait au milieu d'une foule : eût-il été entouré de milliers d'hommes, — par une nuit ténébreuse et sans étoiles, — depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever, ce cheval suivait son maître comme un faon.

IV.

Cela fait, Mazeppa étend sur la terre son manteau, et pose sa lance contre le tronc du chêne. Il examine si ses armes sont en bon état, si elles n'ont pas souffert de la longue marche de cette journée, si la poudre est dans le bassinet, si la pierre est solidement attachée au chien ; — il parcourt de la main la poignée et le fourreau de son sabre, regarde s'ils n'ont point endommagé son ceinturon. — Alors seulement le guerrier vénérable tire de son havresac et de sa cantine ses petites provisions, qu'il offre en totalité ou en partie au monarque et à ses compagnons, avec beaucoup moins de façons que ne feraient des courtisans à un banquet. Charles, avec un sourire, partage un instant ce frugal repas, pour manifester une gaieté feinte, et se montrer supérieur à la fois et à ses blessures et à son malheur ; — puis il dit : « De toute notre troupe, bien qu'elle se compose de gens au cœur ferme, au bras fort, également aguerris aux escarmou-

ches, à la marche ou au métier de fourrageur, nul, j'en suis sûr, n'en a moins dit et n'en a plus fait que toi, Mazeppa ! Depuis Alexandre, jamais on n'a vu sur terre de couple aussi bien assorti que ton Bucéphale et toi : toute la gloire de la Scythie doit baisser pavillon devant la tienne, quand il s'agit de franchir au galop les champs et les rivières. » Mazeppa répondit : « Maudite l'école où j'ai appris à monter à cheval ! » — « Pourquoi cela, vieil hetman, » reprit Charles, « puisque tu as si bien appris à exceller dans cet art ? » Mazeppa dit : « Ce serait une longue histoire, et nous avons encore bien du chemin à faire, avec une escarmouche par-ci par-là contre un ennemi qui est dix contre un, avant que nos chevaux puissent brouter à l'aise au delà du rapide Borysthène ; et, Sire, vos membres doivent avoir besoin de repos ; je servirai de sentinelle à votre troupe. » — « Je veux, » dit le monarque suédois, « que tu me contes cette histoire, peut-être me procurera-t-elle le bienfait du sommeil ; car en ce moment c'est vainement que mes yeux l'appellent. »

— « Eh bien ! dans cet espoir, Sire, je vais remonter le cours de mes soixante-dix ans de souvenirs. J'étais, je crois, dans mon vingtième printemps, — oui, c'est cela ; — à cette époque Casimir était roi, — Jean-Casimir ; — j'ai été son page pendant six ans, dans mon jeune âge ; c'était un monarque savant, ma foi ! et qui ne ressemblait guère à votre majesté : il ne faisait pas la guerre, celui-là, et ne gagnait pas des royaumes pour les reperdre ensuite ; et, sauf les débats de la diète de Varsovie, son règne s'écoula dans un repos tout à fait messéant. Ce n'est pas qu'il n'eût aussi ses tracas ; il aimait les muses et les femmes ; et quelquefois elles sont si fantasques, qu'il lui arriva souvent de souhaiter d'être au milieu des camps ; mais sa mauvaise humeur une fois passée, il prenait une autre maîtresse ou un nouveau livre ; et puis il donnait des fêtes prodigieuses, — tout Varsovie accourait à son palais pour admirer sa cour splendide et la dignité princière de ses dames et de ses seigneurs : c'était le Salomon de la Pologne ; ainsi l'appelaient ses poètes, à l'exception d'un seul, qui, ne recevant pas de pension, fit une

satire, et se vanta de ne pas savoir flatter. C'était une cour de tournois et de bateleurs, où chacun s'essayait à versifier : je me rappelle avoir moi-même fait des vers, et composé des odes que je signais : « Thyriss au désespoir. » Il y avait là un certain palatin, un comte de haut lignage, riche comme une mine de sel ou d'argent ; il était fier, vous le croirez sans peine, comme s'il fût venu du ciel : peu de personnes au-dessous du trône étaient aussi riches que lui en noblesse et en écus ; à force de contempler ses trésors, de méditer sur sa généalogie, il avait fini par en perdre la tête et s'imaginer, par je ne sais quelle confusion d'idées, que le mérite de ces choses lui appartenait ; sa femme ne partageait pas cette opinion, — elle était plus jeune que lui de trente ans, — et chaque jour son joug lui devenait de plus en plus insupportable ; en sorte qu'après je ne sais combien de vœux, d'espérances et de craintes, quelques larmes d'adieu à la vertu, un ou deux songes agités, quelques regards jetés sur la jeunesse de Varsovie, quelques chansons, quelques danses, elle attendit les chances habituelles, ces accidents heureux qui rendent si tendres les dames les plus froides, pour décorer le comte de titres nouveaux qu'on dit être des passe-ports pour le ciel, et dont, chose étrange, se vantent rarement ceux qui les ont le plus mérités.

V.

« J'étais alors un joli garçon ; à soixante-dix ans il doit m'être permis de dire que dans mon jeune temps, vassaux, chevaliers, hommes ou jeunes gens, bien peu pouvaient me le disputer en agréments frivoles ; car j'avais vigueur, jeunesse, gaieté, un visage qui n'était pas comme celui que vous voyez, mais aussi gracieux que maintenant il est rébarbatif ; car le temps, les soucis et la guerre, en labourant mon front, en ont pour ainsi dire déraciné mon âme ; et mes parents auraient peine à me reconnaître en comparant ce que je suis à ce que j'étais ; au reste, ce changement s'est effectué longtemps avant que la vieillesse eût choisis mes traits pour y écrire ses annales. Vous savez que les années n'ont point fait décliner ma force, mon courage,

mon intelligence, sans quoi je ne serais pas ici, à cette heure, à vous conter de vieilles histoires, sous un chêne, n'ayant pour dais qu'un ciel sans étoiles. Mais je poursuis la beauté de Thérèse, — il me semble la voir en ce moment passer entre moi et ce châtaignier, tant son souvenir est encore vif et chaud ; et cependant je ne puis trouver d'expressions pour vous dire comment était faite celle que j'aimais tant : elle avait cet œil asiatique, fruit du mélange de la beauté turque avec notre sang polonais ; noir comme le ciel qui est au-dessus de nous ; mais il s'en échappait une lumière tendre comme le premier lever de la lune au milieu de la nuit. Ces grands yeux noirs, qu'on voyait nager dans des flots de clartés ruisselantes, et qui semblaient se fondre à leurs propres rayons, étaient tout amour, moitié langueur, moitié flamme ; on eût dit le regard de ces saints qui expirent sur le bûcher en levant vers le ciel des yeux ravis, comme si c'était pour eux une joie de mourir. Son front ressemblait à un lac par un beau jour d'été, alors que le soleil dore de ses feux l'onde transparente, que ses vagues ne laissent échapper aucun murmure, et que le ciel se mire dans son cristal. Ses joues et ses lèvres... — Mais à quoi bon poursuivre ? — Je l'aimais alors, — je l'aime encore ; et ceux qui me ressemblent, heureux ou malheureux, aiment avec une farouche énergie. Et néanmoins, jusque dans notre fureur, nous aimons encore, et nous sommes poursuivis dans notre vieillesse par l'ombre vaine du passé : tel est encore aujourd'hui Mazeppa.

VI.

« Nous nous vîmes, — nos regards se rencontrèrent ; — je la vis et je soupirai ; elle ne me parla pas, et pourtant elle me répondit. Il y a des milliers d'accents et de signes que nous entendons, que nous voyons, et que nul ne peut définir ; — étincelles involontaires de la pensée, qui s'échappent du cœur oppressé, et forment un étrange langage, à la fois mystérieux et intense ; anneaux de cette chaîne brûlante qui unit à leur insu de jeunes cœurs et de jeunes âmes ; métal électrique qui, on ne sait comment, sert de fil con-

ducteur à la flamme absorbante. — Je vis, et soupirai, — et pleurai en silence, et néanmoins je restai, quoique à regret, dans les limites d'une timide réserve; enfin je lui fus présenté, et nous pûmes de temps à autre nous entretenir sans éveiller le soupçon. — Ce fut alors, et alors seulement, que je souhaitai de parler, que je m'y résolus; mais, faibles et tremblantes, les paroles expiraient sur mes lèvres. Un jour enfin, — il est un jeu, un passe-temps sot et frivole, avec lequel on trompe l'ennui de la journée; c'est..., — j'en ai oublié le nom; — nous y jouâmes elle et moi, je ne sais par quel étrange hasard; je me souciai peu de gagner ou de perdre; c'était assez pour moi d'être à portée d'entendre et de voir l'être que j'aimais le plus. — Je l'observais comme une sentinelle (puissent les nôtres faire aussi bien leur devoir par cette nuit sombre!), quand je crus m'apercevoir, et je ne me trompai pas, qu'elle était pensive, ne faisait aucune attention à son jeu, était insensible à la perte ou au gain, et cependant continuait à jouer pendant des heures entières, comme si sa volonté l'eût enchaînée à cette place, mais dans un tout autre but que celui de gagner. Alors il me vint une pensée rapide comme l'éclair, c'est qu'il y avait dans son air quelque chose qui me disait de ne pas désespérer; et sur-le-champ je parlai : mes paroles étaient incohérentes, — elles n'avaient pas grande éloquence; cependant elle m'écouta; — c'est assez : — qui écoute une première fois écouter une seconde; son cœur assurément n'est pas de glace, et un refus n'est pas sans appel.

VII.

« J'aimai, et je fus aimé. — On dit, Sire, que vous n'avez jamais connu ces douces faiblesses; si cela est, j'abrègerai le récit de mes joies ou de mes douleurs; il vous semblerait absurde ou inutile; mais tous les hommes ne sont pas nés pour régner, ou sur leurs passions, ou, comme vous, sur eux-mêmes et sur les peuples à la fois. Je suis, — ou plutôt j'étais — prince; j'ai commandé à des milliers d'hommes, j'ai pu les conduire au chemin du péril et du carnage; mais

je n'ai jamais pu exercer sur moi-même le même empire. — Mais continuons : j'aimai et je fus aimé; en vérité, c'est une destinée heureuse; mais ce bonheur, lorsqu'il est à son comble, se termine dans la douleur. — Je la voyais en secret, et l'heure qui me conduisait au boudoir de cette dame était livrée au supplice de l'attente. Mes jours et mes nuits n'étaient rien, — je ne vivais plus que pour cette heure, à laquelle ma mémoire, durant le long intervalle entre le jeune âge et la vieillesse, ne m'offre rien à comparer. — Je donnerais l'Ukraine pour revivre une fois encore de tels moments, — pour redevenir page, l'heureux page qui était maître d'un cœur tendre et de sa propre épée, et n'avait pour tout trésor que ces dons de la nature, la jeunesse et la santé. — Je la voyais en secret; il en est qui pensent qu'il y a double plaisir à se voir ainsi; je n'en sais rien. — J'aurais donné ma vie pour pouvoir l'appeler mienne à la face du ciel et de la terre; car je murmurais souvent d'être obligé de ne la voir qu'à la dérobée.

VIII.

« Bien des yeux sont ouverts sur les amants; il en fut ainsi de nous : — dans ces occasions, le diable devrait au moins être civil. — Le diable! il est possible que je l'accuse à tort : ce fut peut-être l'ouvrage de quelque saint malencontreux qui, fatigué de son oisiveté, exhala contre nous sa bile pieuse. — Quoi qu'il en soit, une belle nuit, des espions mis en embuscade nous surprirent et s'emparèrent de nous. Le comte était un peu plus qu'irrité, — j'étais désarmé; mais quand j'eusse été couvert d'acier de pied en cape, qu'eussé-je pu faire contre le nombre? — C'était dans le voisinage de son château, loin de la ville et de tout secours, et presque à la pointe du jour; je crus que mes moments étaient comptés, et qu'un autre soleil ne se lèverait pas pour moi; après avoir fait une prière à la vierge Marie, et peut-être aussi à un saint ou deux, je me résignai à mon sort, et l'on me conduisit à la porte du château. Je n'ai jamais su ce qu'était devenue Thérèse; depuis cette époque nos destinées ont été séparées. — Elle était grande, comme bien vous le

pensez, la colère de l'orgueilleux comte palatin; et certes ce n'était pas sans raison; mais ce qui le rendait surtout furieux, c'était la crainte que cet accident n'affectât sa généalogie future; il n'en revenait pas de voir imprimer une telle tache à son écusson, lui qui était le plus noble de sa race; comme il était à ses propres yeux le premier des hommes, il croyait l'être aussi aux yeux des autres, et surtout aux miens. Corbleu! un page lui faire cet affront! encore si c'eût été un roi, il eût pu se résigner à la chose; mais un morveux de page! — Je compris sa rage, — mais je ne saurais la peindre.

IX.

— « Amenez le cheval! » — Le cheval fut amené; c'était vraiment un noble animal, un coursier tartare, de la race de l'Ukraine, qui paraissait avoir dans les membres la vitesse de la pensée; mais il était sauvage, sauvage comme le daim sauvage, jusqu'alors indompté, et vierge encore de la bride et de l'éperon. — Il avait été pris la veille seulement; hennissant, la crinière hérissée, résistant fièrement, mais en vain, tout écumant de colère et de terreur, l'enfant du désert est amené vers moi; ils m'attachent sur son dos, ces lâches esclaves; ils m'y enchaînent par des liens redoublés, puis, le laissant libre, le frappent d'un coup de fouet soudain: — En avant! — en avant! — et nous voilà lancés! — Les torrents sont moins impétueux et moins prompts.

X.

« En avant! — en avant! — J'avais perdu la respiration, — je ne vis point de quel côté le cheval se précipitait: à peine si le jour venait de paraître; et lui, couvert d'écume, il volait. — En avant! — en avant! — Les derniers sons de voix humaine que j'entendis, au moment où j'étais ainsi dardé loin de mes ennemis, furent les éclats de rire féroces qui venaient de cette valetaille, et que le vent apporta un instant à mon oreille: furieux, je dégageai ma tête et brisai la corde qui fixait mon cou à la crinière du cheval en guise de bride, et, me relevant à demi avec de convulsifs efforts, je leur envoyai ma malédiction avec un hurlement; mais le

bruit des pas de mon coursier, la rapidité foudroyante de son galop, les empêchèrent peut-être de m'entendre: j'en serais fâché, — car je souffrirais de savoir que je n'ai pu leur rendre leur insulte. Je la leur ai bien rendue plus tard: de ce château, de son pont-levis et de ses fortifications, il ne reste pas aujourd'hui une pierre, un fossé ou une barrière, ni dans ses champs une touffe d'herbe, sauf celle qui croît sur un pan de mur à l'endroit où était la pierre du foyer. Vous passeriez par là bien des fois sans vous douter qu'il y avait là une forteresse; j'ai vu ses tourelles en flammes, leurs créneaux fendus et croulants, et le plomb fondu coulant comme une pluie de la toiture brûlée et noircie, dont l'épaisseur n'a point été à l'épreuve de ma vengeance. Dans ce jour de douleur où, voué par eux à la mort, j'étais lancé comme sur le rayon d'un éclair, ils étaient loin de prévoir qu'un jour je viendrais avec dix mille hommes de cavalerie remercier le comte de sa cavalcade incivile. Ils me jouèrent un vilain tour lorsque, me donnant un cheval sauvage pour guide, ils m'attachèrent à son flanc blanc d'écume: je leur en ai joué un qui valait le leur, — car le temps finit par mettre toutes choses de niveau; — et pourvu que nous sachions attendre le moment propice, il n'y a point de puissance humaine, si elle n'a pas été pardonnée, qui puisse échapper aux recherches patientes, aux longues veilles de celui qui couve comme un trésor le souvenir d'un outrage.

XI.

« En avant! en avant! mon coursier et moi nous volions sur les ailes des vents, laissant loin derrière nous toute habitation humaine; nous fendions l'air comme ces météores qui traversent les cieux, lorsqu'avec un bruit soudain l'aurore boréale vient dissiper la nuit. Nous n'avions sur notre route ni ville ni village, mais une plaine immense et déserte que bornait à l'horizon une noire forêt; et sauf les créneaux de quelques forteresses élevées autrefois contre les Tartares, et que j'apercevais de loin sur les hauteurs, je ne voyais aucune trace d'homme; l'année précédente, une